

PAUVRE MAISON
DE NOS RÊVES

suiwi de

L'HERBE TENDRE

Jean-Yves Cendrey

ACTES SUD - PAPIERS

PRÉSENTATION

Pauvre maison de nos rêves : Wil et Tifann, Berlinois, sont de ces gens pour qui la maison de leurs rêves va se révéler être le tombeau de leurs illusions et de leurs serments les plus doux.

L'Herbe tendre : Ma pomme discute avec Moi-même du lopin de terre nouvellement acquis. Il rêve de le transformer en jardin potager et s'y emploie intensément, délaissant toute autre activité. Mais après la possession et le régal du labeur accompli, vient le temps de l'abandon. Un journal intime en forme de pièce agricole.

“ACTES SUD-PAPIERS”

collection dirigée par Claire David

JEAN-YVES CENDREY

Né en 1957 à Nevers, Jean-Yves Cendrey mène une vie de voyages, d'abord seul puis en famille, avant de s'installer à Berlin avec sa femme Marie NDiaye et leurs enfants. Il a écrit pour le théâtre, la radio, le cinéma, et a publié, depuis 1988, une quinzaine d'ouvrages, pour l'essentiel parus chez P.O.L., Gallimard, L'Olivier, puis Actes Sud.

DU MÊME AUTEUR

- Principes du cochon*, roman, P.O.L., 1988.
Atlas menteur, roman, P.O.L., 1989.
Les morts vont vite, roman, P.O.L., 1991.
Oublier Berlin, carnets, P.O.L., 1994.
Trou-Madame, roman, P.O.L., 1997.
Les Petites Sœurs de sang, roman, L'Olivier, 1999.
Parties fines, Mille et Une Nuits, 2000.
Une simple créature, roman, L'Olivier, 2001.
Conférence alimentaire, L'Arbre vengeur, 2003.
Les Jouets vivants, L'Olivier, 2005.
Les Jouissances du remords, roman, L'Olivier, 2007.
Puzzle (trois pièces), théâtre, avec Marie NDiaye, Gallimard, 2007.
Corps ensignant, Gallimard, 2007.
La maison ne fait plus crédit, roman, L'Olivier, 2008.
Le Japon comme ma poche, L'Arbre vengeur, 2009.
Honecker 21, roman, Actes Sud, 2009.

© ACTES SUD, 2010
ISSN 0298-0592
ISBN 978-2-330-00719-5

PAUVRE MAISON
DE NOS RÊVES

suivi de

L'HERBE TENDRE

Jean-Yves Cendrey

PAUVRE MAISON DE NOS RÊVES

PERSONNAGES

Wil, lui, la quarantaine passée
Tifann, elle, bientôt la quarantaine
Emy, fille de Wil, belle-fille de Tifann, dix-sept ans
Madame Frau, la voisine aux chiens, la cinquantaine

I

Wil et Tifann sont en voiture. Celle-ci roule lentement.

WIL. Ferme les yeux.

TIFANN. Pourquoi ?

WIL. La surprise.

TIFANN. Déjà ?

WIL. Oui, c'est tout près d'ici.

TIFANN. Vraiment ?

WIL. Je t'assure.

TIFANN. Tu te moques de moi.

WIL. Ferme les yeux, tu verras bien.

TIFANN. Tu vois que tu te moques de moi.

WIL. On y est presque.

TIFANN. C'est impossible, ce serait trop beau.

WIL. Je sais.

TIFANN. Ce sera trop cher.

WIL. Peut-être pas.

TIFANN. Tous ces arbres, tous ces jardins, toutes ces jolies maisons dans ces jolis jardins.

WIL. Et on aurait le bus à la porte, le 119. En vingt minutes tu es à Breitscheidplatz. Regarde, l'arrêt est là. Tu as fermé les yeux ?

TIFANN. Je ferais semblant que ça suffirait bien, et puis la déception serait moins vive.

WIL. Tu as le lac sur ta droite, et à cinq minutes la forêt.

TIFANN. Là-bas où ça ? Mon mari m'interdit d'ouvrir les yeux sur le mensonge qu'il me fait.

WIL. Derrière la ligne des grands saules et la grosse villa brune et bleue, il y a une prairie, des jeux d'enfants, une buvette et un ponton où l'été on loue des canots.

TIFANN. Et alors ? Comme si je ne savais pas que ce quartier n'est pas pour nous. Wil, on va encore se faire du mal. Wil, tu m'écoutes ? Revenons s'il te plaît.

WIL. Trop tard, nous y sommes. (*Le moteur est coupé.*) Attends, je viens t'aider. Surtout garde bien les yeux fermés ! (*Une première portière claque.*) Doucement. Attention la tête. (*Seconde portière qui claque.*) Maintenant écoute un peu ça : la rue est en courbe, plantée de tilleuls, et d'un gros marronnier. Je peux te le prouver. Ouvre la main. Referme-la. Qu'est-ce que c'est ?

TIFANN. Oui, c'est rond, c'est doux comme un marron.

WIL. C'est un marron.

TIFANN. Mais ça ne prouve rien. Tu viens peut-être de le sortir de ta poche.

WIL. Donne-moi ton autre main, on va me faire les poches. Dans celle-ci des clés, le porte-clés Bob l'Eponge gagné à la kermesse de l'école, de la monnaie, mais pas de marron. Et dans celle-là... rien.

TIFANN. Si, j'ai senti ton sexe.

WIL. Tsss ! Poche arrière, mon portefeuille rouge, qui sent encore le neuf. Tu sens ? C'est un cadeau de ma femme pour mon anniversaire, encore merci, il est magnifique, bisou.

TIFANN. Humm ! Il sent bon comme ton sexe après la piscine.

WIL. Et dans la dernière...

TIFANN. Une fesse de quarante et un ans, encore assez ferme.

WIL. Dans la dernière un simple papier froissé sur lequel tu pourrais lire une adresse, un prix raisonnable pour une maison pleine de potentiel, et le nom d'un agent immobilier. Si je n'ai pas

eu besoin de défroisser ce papier pour te conduire à cette adresse, c'est que je viens y rêver tous les jours depuis une semaine, et que je saurais y revenir... oui ma chérie, les yeux fermés.

TIFANN. Mais que ne l'as-tu fait ! Les beaux clients que nous ferions ! Les agents immobiliers adorent ceux qui achètent les yeux fermés.

WIL. Pas le moindre marron sur moi, tu en es d'accord.

TIFANN. Ce mot de potentiel, il ne t'appartient pas, ne te ressemble pas. Il est celui de tous les agents immobiliers qui peinent à vendre hors de prix une maison mal fichue.

WIL. Mes doigts effleurent tes hanches...

TIFANN. En effet.

WIL. Tes cuisses, tes genoux, tes mollets, tes chevilles.

TIFANN. Je me demande bien pourquoi.

WIL. C'est que je m'incline à tes pieds. Et là... un, là... deux, là... trois, tiens, trois marrons pour madame, ce qui lui en fait quatre. Je ne suis pas magicien, le trottoir en est plein.

TIFANN. Il y a un marronnier dans cette rue, la belle affaire ! Il est à vendre ? Combien ? Tu nous y construisas une cabane, toi qui ne sais pas planter un clou ? Le soir on remontera une échelle de corde et on sera chez nous, c'est ça ? Les nuits de tempête on s'accrochera aux branches, on tremblera comme des feuilles ? Je suis drôle n'est-ce pas ? Alors pourquoi tu ne ris pas ?

WIL. Je souris, je te le jure.

TIFANN. Quoi de plus romantique que de vivre dans un arbre ? Les filles aimeraient tellement un chien, mais tant pis, on leur offrira un singe. Tu veux bien ?

(Un temps.)

Chéri ?

(Un temps.)

Wil ? Wili ?

(Un temps.)

Wil chéri, tu es là ?

WIL. Plus ou moins.

TIFANN. Tu fais quoi ?

WIL. J'attends que tu sois moins bête, et plus curieuse de cette maison.

TIFANN. Mon pauvre Wil, je n'ai pas besoin que tu me la décrives pour savoir qu'elle n'est pas pour nous. Refais-moi sentir ton portefeuille, s'il te plaît.

WIL. Pour qu'il t'excite ?

TIFANN. Pas plus que ça. Il est comme ton sexe après la piscine, gentil mais rabougri. Ton portefeuille sent merveilleusement bon mon amour, seulement voilà, pour Grunewald il n'est pas de taille. Pour habiter Grunewald il t'en faudrait un beaucoup plus gros.

WIL. Tu penses trop à l'argent, surtout à celui qu'on n'a pas, et du coup rien ne change. Douze ans qu'on se connaît et six qu'on fait les annonces immobilières, qu'on visite, qu'on visite, et puis qu'on renonce. Six ans surtout qu'on vit chez tes parents, et ça Tifann, c'est mauvais à la longue.

TIFANN. Ils ont bien trop grand pour eux, ils t'aiment beaucoup, ils sont discrets, ils nous gardent les filles, ainsi maman oublie d'être malheureuse et on économise un loyer, où est le mal ?

WIL. Ils m'aiment moyennement, ils en aimeraient d'ailleurs un autre tout aussi moyennement, les sentiments violents leur étant devenus parfaitement étrangers. Ton père ne pense qu'à lui, ta mère s'ennuie. Elle n'a que sa fille pour l'empêcher de se laisser aller, pour l'emmener chez le coiffeur, dans les boutiques, au cinéma, pour lui changer les idées noires en idées grises.

TIFANN. Et tu m'en veux, tu lui en veux, tu nous en veux ?

WIL. Je voudrais vivre notre vie, c'est tout.

TIFANN. Dit comme ça, ça donne envie de rien.

WIL. Je voudrais que notre chambre ne soit pas ta chambre de jeune fille, que notre lit soit plus large, qu'on puisse le secouer et qu'on puisse y gémir sans songer aux insomnies de ta mère.